



L'espace en partage

témoignage de La Ribot

La nudité peut-elle ne pas être violente ? Le spectateur peut-il être autonome ? Dans la série de solos *Still Distinguished* (2000), La Ribot place la relation avec le public au cœur de ses préoccupations.

LA RIBOT, chorégraphe et artiste visuelle, développe ses premières créations dans le Madrid des années 80. Établie à Londres entre 1997 et 2004, elle approfondit ses relations avec les arts visuels et devient une figure de proue du Live Art. En 2004 elle s'installe en Suisse, où elle enseigne à la Haute Ecole d'Art et de Design à Genève et fait partie des fondateurs d'un nouveau département pour les arts vivants, Art/Action, tout en continuant de créer de nombreuses pièces chorégraphiques, performances et installations.

NOTE

1. En 1993, La Ribot entame la conception de « pièces distinguées », courts solos à travers lesquels elle interroge le statut du corps en représentation. Trois séries de solos voient le jour, chacune marquant une nouvelle inflexion : dans cette exploration : 13 *Piezas distinguidas* (1993-1994) ; *Más distinguidas* (13 solos ; 1996-1997) ; *Still Distinguished* (8 solos ; 2000). En 2003, *Panoramix* reprend l'ensemble des 34 *Piezas distinguidas* et y porte un terme.

LÉGENDE

Still Distinguished - *Candida iluminaria*, de et par La Ribot, 2000. Photographie : Mario del Curto.

« En 1993-1994, dans les 13 *Piezas Distinguidas*¹, je me positionnais dans un rapport frontal au public. Pour la série des *Más Distinguidas* (1996-1997), le public était toujours placé en face de moi, mais j'utilisais mon corps comme une surface plate, une toile à peindre. Avec *Still Distinguished*, l'enjeu s'est encore déplacé. Je cherchais à transformer les rapports de pouvoir entre les spectateurs et moi. Je voulais qu'on partage l'espace, qu'on soit ensemble dans la boîte : non plus la boîte noire du théâtre, mais la boîte blanche de la galerie, où chacun doit se sentir libre d'aller où il veut... Mais pour parvenir à ce partage de l'espace, il fallait une certaine douceur de ma part. Elle était d'autant plus délicate à trouver que j'apparaissais nue. Et la nudité, c'est quelque chose de très, très fort !

La première fois que j'ai joué *Still Distinguished*, c'était raté ! J'entre dans la galerie et je vois que les spectateurs ont spontanément dégagé l'espace central. Inquiets, ils s'étaient protégés en s'asseyant dos au mur. Or, pour le premier solo, j'avais besoin d'une paroi. Je demande donc gentiment à quelques personnes de se déplacer. Et là, je comprends que mon projet ne fonctionne pas du tout ! D'abord, dans cette proximité, ma nudité est terrifiante (tout en me protégeant, parce que je sais que les gens ne me toucheront pas : ils ont tellement peur de ma présence nue). Mais surtout, à partir du moment où je dis aux spectateurs ce qu'ils ont à faire, toutes mes belles idées sur le libre partage de l'espace s'effondrent.

C'est alors que Thierry Spicher, directeur du théâtre l'Arsenic à Lausanne, m'a proposé de mettre à ma disposition un studio, pour tenter de résoudre mon problème en essayant des choses. Pendant longtemps, je ne suis arrivée à rien, et puis un jour, j'ai eu l'idée de prendre ma caméra et j'ai commencé à me filmer. Cela a donné *Pa amb tomàquet*, qui est devenue la 34^e et dernière de mes *Piezas distinguidas*, la seule aussi qui n'existe qu'en vidéo. Je tiens la caméra dans ma main droite et je me filme en train de me transformer en sandwich à la tomate, selon une recette catalane : je me passe de l'ail sur le corps, du jus de tomate, je me couvre d'huile... Avec ça, j'ai fait quatre films différents, de douze minutes chacun. Et j'ai décidé de les utiliser en représentation.

Dans la galerie où je joue, j'installe quatre petits moniteurs à même le sol, chacun contre un mur. J'entre dans la salle pour faire démarrer les vidéos puis je repars dans ma loge. Lorsque je reviens, les gens sont déjà familiarisés avec l'espace : ils ont commencé à s'y déplacer. D'abord, ils n'osent pas ; mais douze minutes de vidéo c'est long ! Alors ils s'enhardissent, ils s'approchent des écrans, et puis ils réalisent que chaque film est différent, donc ils commencent à aller de l'un à l'autre. Comme les moniteurs sont par terre, ils s'asseyent, ils s'accroupissent, certains s'allongent. Finalement, en douze minutes, les gens prennent possession de l'espace : il leur appartient autant qu'à moi... Ils y sont dispersés, au lieu d'être scotchés le long des murs. Alors je peux entrer très doucement dans la salle et me glisser parmi les spectateurs : ma présence ne leur fait plus violence ! C'est une expérience fantastique, parce que les gens comprennent très vite quand on leur envoie les bons signaux. Ils sont tranquilles, me laissent passer au milieu d'eux, m'entourent, me suivent. Ils apprennent aussi à être attentifs les uns aux autres : ils se baissent pour laisser ceux qui sont derrière voir ce qui se passe, par exemple. Une formidable intelligence des relations dans l'espace se met en place.

Cette pièce a joué un rôle important pour moi parce que je parviens à y neutraliser la position de pouvoir qui est celle du performer. Je ne domine ni le rapport aux spectateurs, ni l'espace, ni le temps. Car à partir du moment où le spectateur partage vraiment les lieux avec moi, il est libre, ou plutôt, il est responsable de la façon dont il regarde les choses. Il peut circuler, partir, et même lire pendant la performance si ça lui chante ! » ●

Propos recueillis par Annie Suquet